

La station dans la chambre sombre a été de courte durée. Moins médicamenté, plus conscient de son état, il s'ennuyait je crois et je ne pouvais prétendre le contraire. Il ne veut ni la télé, trop haut perchée, ni lecture, il ne réclame rien et il n'y a rien à voir pour un « glouton optique » comme il se plaisait à se définir.

Une après-midi, il n'a pas réagi à ma venue. Je suis frappée par la fixité singulière de son regard posé sur les pelures d'une banane posée sur le plateau du déjeuner.

À ses mimiques je reconnais Krapp, héros beckettien de *La Dernière Bande* qu'il a interprété. Personnage à la mémoire en lambeaux qui l'a hanté. Krapp et la banane qu'il finira par manger. Il m'en jouait des passages.

Tout pouvait lui faire croire qu'il était relégué dans la morne chambre d'un hospice de vieillards où il jouerait Krapp devant un unique spectateur : l'autre habitant de la chambre. Car pourquoi celui-ci aurait-il si chaleureusement salué Alain Cuny, le prenant pour Roger Blin, s'ils n'avaient pas ri au moins une fois ensemble !

Je l'accompagne dans l'ambulance qui le transporte au centre d'Évecquemont à une quarantaine de kilomètres de Paris, sis sur une colline. Nombreux bâtiments dispersés dans une immense étendue, des arbres, des bancs, des pelouses, la Seine en contrebas. Ceux qui

sont expédiés là, y entrent avec le sourire, ils sont généralement tirés d'affaire. Il a déjà séjourné à Évecquemont, une douzaine d'années auparavant, après avoir subi une opération à cœur ouvert ; un savant rafistolage de l'artère coronaire exécuté à l'hôpital Broussais pour réguler l'afflux du sang dans le cœur.

Nous roulons sans à-coup. La banlieue, la route, les champs maraîchers. Maintenu allongé il ne peut voir le paysage... Pourquoi son médecin traitant ne lui a-t-il pas conseillé de se faire hospitaliser à l'hôpital Broussais où on le connaît par cœur ? Nous y avons songé dans les premiers jours ; il était intransportable. Ensuite il allait mieux. Aurait-ce été différent ?... Narquois, il me dit : « Tout ce déménagement ça va faire des frais pour l'enterrement. » Blaguait-il pour me faire rire ; j'ai ri.

Après les formalités d'usage et l'impressionnant « qui prévenir en cas de décès », je suis la civière. Nous prenons l'ascenseur.

Deuxième étage, dernière chambre ; la remontée vers la lumière.

Elle est grande, carrée, trois murs, le quatrième est une fenêtre coulissante. Le lit fait face à la fenêtre. Aucun vis-à-vis. Que le ciel. Omniprésent.

Il doit être midi. À peine entré dans la clarté aveuglante, il dit: «Je me sens dilué.» On l'installe, je propose de tirer les voilages, «non, laisse», ses yeux brillent à nouveau. J'apprends à sa main le chemin pour atteindre la sonnette d'appel, entortillée aux barreaux du lit. Il renonce: «Je n'en ai pas besoin.»

Il me regarde longuement...

Nous nous sommes déjà trouvés dans une chambre semblable après son opération. Dans les jardins c'était l'été. Les battements désordonnés du cœur jugulés — tachycardie est le nom — l'avenir était présent. Il n'aspirait qu'à marcher, flâner, nager, se laisser dériver par les courants. Il me regarde... un léger sourire plisse ses yeux. Douze ans ont passé. «Près de toi, je m'étoile, loin de toi, je m'étirole.» Je l'ai quitté, nous nous sommes toujours vus. Il est à nouveau à Évecquemont, et je suis à ses côtés...

Lui sait, et dit: «Encore quelques jours. Ça ne m'amuse plus.» Je l'entends sans vouloir l'entendre.

Il fait nuit. Je le quitte. Je dévale la colline en chantant... Enfin une belle chambre, une vraie chambre! Une fenêtre sans frustration! Enfin du ciel après cinq semaines de séparation!

Nous sommes lundi. Il meurt jeudi.

Jeudi 20 janvier 1984.



Mardi. Diverses visites. J'ai des nouvelles. Aucune inquiétude.

Mercredi. Il me demande de lui apporter l'enveloppe posée sur la cheminée de l'appartement, contenant des timbres oblitérés, qu'il prélève quand ils sont beaux. Le fils d'une des femmes de service en fait collection. J'acquiesce. Dans quel carton se trouve cette enveloppe !

Nous regardons dehors le vent qui fait et défait la forme des nuages. Il guette l'irruption des oiseaux dans le cadre de la fenêtre. Vol plané, piqué en flèche, courbes, spirales, arabesques. Apparition, disparition, côté cour côté jardin et se perdre au lointain. Il s'enivre de leur vol. Sa respiration est ample. Il s'évade de son corps, il vole avec eux.

Les oiseaux furent le dernier amour de Roger Blin et de Samuel Beckett. Leur adieu à la vie...

« Le monumental grain de sable » ; Beckett, ainsi qualifié par Jean Genet, filiforme, transparent, chancelant, devait impérativement se baisser, risquant de perdre l'équilibre pour émietter les biscottes qu'il gardait dans la poche de sa veste de chambre, à cet effet. Devait presque

s'agenouiller pour donner la becquée à quelques pigeons, piafs et merles qui voletaient à sa rencontre dès qu'il apparaissait dans la cour intérieure de l'établissement où il séjourna les derniers mois de sa vie.

Tout est calme, suspendu, aérien, il ne dit rien, je ne parle pas. Nous regardons le ciel, infini ou fini ? Nous regardons jusqu'à ne plus rien voir, je n'allume pas. Quelques phrases à peine audibles : «... Je n'ai pas fini ma période égyptienne... Dieu... ça doit être un grand artiste...»

Je l'embrasse et dévale la colline. J'attends le train. La lune est presque ronde.

Jeudi. Tour de visite d'Isabelle Famchon, accompagnée par... ? Vers dix-sept heures, racontera Isabelle le lendemain, Roger les congédie. «Allez-vous-en... appelez Hermine... trop tard... couvrez-moi... j'ai froid... dites adieu à tous ceux que j'aime... pleurez pas.»

Je suis chez moi. Dans la soirée une voix douce et professionnelle m'annonce : « M. Roger Blin est décédé à dix-huit heures. »

Pourquoi ! Il allait de mieux en mieux ! Pourquoi ?
Le chagrin ça sera pour plus tard, après avoir tout réglé.

Les grands chagrins ont besoin de tranquillité pour vous envahir à l'aise.

Je me raccroche à l'événementiel. Comment est-il mort ! Il s'est senti mal, il a voulu appeler, il n'a pas trouvé la sonnette, le lit était trop haut, il a voulu se lever, il est tombé. Déferlent les images d'Épinal. La Mort est venue le chercher, il n'a pas voulu, il a eu peur, il s'est débattu, agrippé aux couvertures, il a appelé, personne n'a entendu... j'interroge.

Ses amis l'ont quitté vers dix-sept heures. À dix-huit heures moins cinq l'infirmière est venue le préparer pour le repas du soir. Il était paisible et réveillé. Quand elle lui a apporté le plateau, il semblait s'être endormi. Elle l'a appelé : « Monsieur Blin c'est l'heure... » Il a ouvert les yeux, les a refermés... C'était l'heure.

Je dois le voir avant tout le monde. Je veux saisir sur son visage les effets de la dernière heure, de l'incroyable dernier souffle, décrypter ses dernières pensées. Comment est-il parti, comment sort-on ? Peut-être me dit-il quelque chose en particulier, quelque chose qui m'aiderait.

Le lendemain matin, gare Saint-Lazare, le cœur serré, je prends le train. Je descends à Thun-le-Paradis. Je gravis la colline. Plus de maisons ; des hangars, des

terrains. Je marche dans une zone faiblement éclairée. Aucun passant. Il a neigé, il gèle. Il fait nuit. Personne ne m'accompagne.

La fenêtre de la chambre est grande ouverte, j'en suis étonnée. Je m'attendais à le trouver habillé sur son lit. Il a été descendu à la morgue. On va m'y conduire. Je me fais à nouveau raconter les dernières minutes.

Arrive le préposé à la morgue. Un vieil homme, dos voûté, un lourd trousseau de clés à la main. Il me salue par : « Cette nuit nous avons eu deux décès. On meurt plus à la pleine lune. » Je le suis. Nous longeons des couloirs, traversons des salles vides. Il ouvre des portes, les referme, nous descendons des marches. Une porte en fer. Nous accédons à l'air libre. Il fait toujours nuit.

Une courette, deux énormes containers-poubelles, un arbre. C'est là. La morgue. Tours de clé. Une pièce exiguë, trois places dont deux occupées par des corps entièrement emmaillotés dans un drap. L'homme me précède, il découvre la figure d'un des gisants : « C'est lui ? » « Oui », je regarde à peine, il me convie à entrer. Je ne peux pas. Quelque chose ne va pas, ne colle pas, dérange... Le crucifix!

Une grande croix noire, d'environ cinquante centimètres de haut, est placée au centre de la pièce sur une planchette qui court le long du mur. Un long Christ noir, le corps tordu de douleur, la tête couronnée d'épines luisantes, se penche au-dessus du visage de Roger.

Pourquoi ce crucifix ? Est-ce lui qui l'a demandé ? Impensable ! Après avoir congédié ses amis, il aurait demandé un prêtre pour se confesser et de quoi ? Il aurait, « ça ne mange pas de pain », accepté les derniers sacrements ? La tradition l'aurait emporté ? Son éducation religieuse au collège Sainte-Croix, où il mettait en scène les chahuts et honnissait le cannibalisme du « buvez mon sang, mangez ma chair », aurait repris le dessus ? Impossible ! Qu'est-ce que j'en sais ! Si exceptionnelle la mort ! Je suis mal, tétanisée sur le seuil.

L'au-delà, la mort, mon premier mort, l'après-mort, le catholicisme, ses enfer et purgatoire, le christianisme, la foi, les religions, les croyances ma foi... Où en suis-je ? J'en suis restée aux jours de bonté des Noëls de mon enfance quand nous chantions : « il est né le divin enfant ». Le « que Dieu te garde » de ma mère n'a aucun rapport avec le redoutable Yahvé de l'Ancien Testament qui m'a déplu et son fils mis à mort et ressuscité pour laver mes péchés m'embarrasse. Je n'ai pas encore

abordé, réfléchi, pas d'opinion sur... Ce n'est pas le moment! Vas-y! Entre et enlève ce crucifix, il ne peut pas l'avoir demandé.

Comment m'en approcher, comment le saisir et oser le déplacer comme un pot de fleurs et où le poser! Et de quel droit me le permettre et dans de telles circonstances et dans ce lieu... blasphème sacrilège... qui peuvent le priver de... de quoi? Qui peuvent me... me quoi? À nouveau en proie à l'imagerie torturante, livrée à toutes les superstitions. Tout s'embrouille, je grelotte, je voudrais occuper la troisième couche et qu'on n'en parle plus... L'homme attend, sans broncher, que j'entre ou sorte.

Ressais-toi! Il ne s'agit pas de toi, il s'agit de Roger qui disait croire aux fées, irlandaises de préférence, mais de là à... « Cette croix, est-ce lui qui l'a demandée? » « Non. Elle est placée au milieu, c'est plus joli. » Je m'entends encore bafouiller: « Parce que lui... vous savez... Jésus oui, mais le Christ... l'institution... tout ça... »

Je ne sais pas que quinze jours plus tard, on me proposera le rôle de sœur... des *Dialogues des carmélites* de Bernanos. Celle qui baise à genoux la croix, la brandit et affirme sa foi face aux sanguinaires de la Révolution. Pour le metteur en scène son choix est fait;

c'est moi. Je ne connais pas la pièce, je la lis, il attend ma réponse. Après les affres à la morgue, il m'est viscéralement impossible d'accepter le rôle. Pourtant il faudrait. Deux jours à me raisonner... Ma décision est prise, je n'incarnerai pas la sœur carmélite... Entretiens, mais je ne le sais pas, le metteur en scène a changé d'avis, il m'appelle pour s'expliquer quand je lui dis que moi-même... Nous sommes vite tombés d'accord.

« Vous en faites pas » me dit l'homme, je l'aurais embrassé. Il saisit le crucifix, le place au-dessus de la tête de l'autre dépouille, tire le rideau de plastique qui sépare les couches mortuaires et se retire.

L'immensité reprend l'espace! Je peux m'approcher, le regarder, me pencher. À ce moment précis les centaines de moineaux qui nichaient dans l'arbre coincé entre les poubelles géantes ont acclamé le jour naissant. Tout à coup je me sens bien. Nous sommes bien.

Dans la foulée, aux pompes funèbres de Thun-le-Paradis, j'opte pour le cercueil le moins onéreux. Noël et Jacques sont trop atteints pour trancher devant la variété des cercueils capitonnés ou non. L'incinération au columbarium du cimetière du Père-Lachaise est fixée vendredi en huit. Aucun horaire de libre avant.